

## LITTÉRATURE-MONDE

### Observer en portugais

Je présenterai ici quelques hypothèses sur une conception du futur proche qui l'articule avec la notion de littérature-monde (expression dont j'accepte comme traduction *Weltliteratur*, ou *World Literature*, bien que avec quelques réserves sur la façon polémique dont elle est parfois utilisée dans le contexte français et francophone), ainsi que sur quelques conséquences que cette perspective comparatiste nécessairement implique pour le domaine de la lusophonie (encore une notion qui impose des réserves conceptuelles même si elle a une incidence pragmatique). Je voudrais souligner dès le début que mes remarques exposent tout simplement des problèmes, et qu'elles se fondent sur une idée de base : si toute littérature nationale ne peut être, de mon point de vue, l'objet d'une réflexion complexe et intéressante que dès lors qu'elle n'exclut pas le prisme comparatiste, dans le cas de la littérature portugaise, aussi bien que des littératures *en portugais*, cette vérité devient encore plus évidente, et ne peut être raturée.

Même si elles s'occupent de façon centrale de la littérature portugaise, mes observations décrivent des effets qui ne peuvent pas s'y limiter. Ceci est une première conséquence de ma position. Elle est peut-être polémique : je ne prétends pas être un spécialiste des littératures lusophones (encore une expression qui doit, de mon point de vue, être utilisée *cum grano salis*), mais je prétends en effet être spécialiste en littérature comparée, une discipline qui est surtout une forme de demande épistémologique, et non pas, comme d'aucuns le supposent, une méthodologie. Je ne vois pas pourquoi les « choses portugaises » ou les « choses lusophones » seraient réfractaires à une conception complexe du comparatisme et des problèmes (plutôt que des solutions) qu'il introduit à l'intérieur de notre domaine de pensée.

On gagne donc sur le plan symbolique (et non seulement politique) à comprendre la littérature et la culture portugaises en tant qu'entités non auto-contenues et qui ne s'épuisent pas en elles-mêmes, mais qui présupposent, au contraire, une plateforme où histoire et incidence géographique se combinent. Une telle combinaison implique, pour commencer, que on évite amputations ou à cessions ou choix exclusivistes (qui sont toujours des choix aveugles) : le rôle de la littérature portugaise est ici pensé comme une reconnaissance de traditions autochtones qui *coincident* (j'insiste) sur ses relations allochtones — l'Ibérie, l'Europe, le Brésil, l'Afrique, l'Asie. Ces relations peuvent s'exprimer en portugais mais aussi, ponctuellement, en d'autres langues coexistant avec elles, dont le cas du latin médiéval ou du castillan au XVI<sup>e</sup> ou XVII<sup>e</sup> siècle, par exemple. En tout cas, mon point de vue principal sera ici ce qui arrive « en portugais », de façon à pouvoir imaginer, sans doute de façon partielle et avec un peu de flou, des choses qui pourront exister demain.

La perspective comparatiste que je revendique pour la littérature-monde permet de passer d'une vision contrastive et binaire (par exemple, Eça et Flaubert, ou Eça et Machado, le fameux « et » de la première tradition comparatiste) à une vision surtout prismatique, où l'exclusivisme n'a pas de sens. Au contraire, n'importe quel choix entraîne un ensemble changeant, bien que potentiel, d'autres choix possibles : un horizon, non d'atentes, mais de rapports. D'ailleurs, ce qu'un regard prospectif me permet de reconnaître d'ores et déjà, c'est que le futur proche est en train de sédimenter la dimension et le degré de partage et d'intersection entre des différentes cultures et littératures qui, comme celles en portugais (et j'espère rendre claire la raison pour laquelle je préfère cette désignation à celle de « langue portugaise »), appartiennent explicitement à des différents systèmes culturels, symboliques et historico-géographiques.

Cette intersection pourrait être pensée, de façon précipitée, de mon point de vue, comme un effet de ce qu'on est venu à désigner comme globalisation. Il existe certes une communauté thématique et symbolique, aussi bien qu'une communauté d'expériences formelles, artistiques et de pensée, qui ne peut être considérée, aujourd'hui, comme épuisée dans le modèle national. Mais que ce modèle ait pu un jour (et pendant un bref moment de l'histoire) être considéré comme celui qui les épuiserait a surtout été une faute de parallaxe, et donc de perception

historique. Ce qui, par contre, me paraît important dans le contexte portugais est la perception de la richesse et de la différenciation interne de ces communautés, et le fait concomitant que celles-ci non seulement ne mettent pas en danger le partage de problèmes, questions, expériences, formes et thèmes, mais au contraire en font ressortir une productivité historique qui n'est pas contrainte par le seul modèle national. Celui-ci n'est pas selon moi remplaçable par un autre, mais il devient essentiellement redevable d'un autre. À travers le concept de « littérature-monde » il est possible de trouver un point d'observation privilégié en portugais. Ce point d'observation ne se limite pas à l'usage d'une langue commune (même s'il l'intègre) : *en portugais* n'est pas que la désignation de la langue portugaise, strictement parlant. C'est par contre une forme d'observation qui converge vers ce « mode spécial de lecture » que David Damrosch<sup>1</sup> considère comme définissant la *World Literature* : il ne s'agit pas d'une somme de textes dont la canonisation dépendrait des seuls critères nationaux ; il ne s'agit pas tant d'une forme de pré-définition d'un centre et de ses périphéries sociologiques ; mais il s'agit surtout d'une forme de lire qui accepte le caractère supranational de certains phénomènes esthétiques et littéraires, et qui reconnaît leur disposition trans-historique (et donc non a-historique).

Cette dernière question reflète d'ailleurs l'ordre de raisons pour lesquelles des expressions comme « littérature mondiale » ou « littérature universelle » sont en effet moins aptes à faire part de cette historicité qui, d'un côté, devient multiple, et de l'autre refuse de passer par la seule « classification » de certains ouvrages comme appartenant à une littérature (certainement hypostasée) mondiale ou, encore plus vaguement, universelle.

Si le concept de *World Literature* ou, pour commencer avec Goethe, qui lui a donné en 1827 ses lettres de noblesse, celui de *Welthieratum*<sup>2</sup>,

1 David Damrosch, *What is World Literature?*, Princeton, Princeton UP, 2003.

2 Cf. à ce respect Fernanda Gil Costa, « Goethe e a literatura mundial na época do multiculturalismo », *A palavra e o canto. Miscelânea de Homensagens a Rita Iratier*, Lisboa, Éd. Colibri, 2000, p. 359-368, qui contient la traduction de plusieurs extraits que Goethe a dévoués au concept de *Welthieratur*. La bibliographie sur Goethe est à cet égard comme à d'autres immense, et a connu dans les dernières années une croissance significative. Je me limite à indiquer quelques titres que je considère importants pour une lecture complexe du propos goethien, au-delà des deux références antérieures (Damrosch and Costa) : John Pizer, *The Idea of World Literature. History and Pedagogical Practice*, USA, Louisiana State UP, 2006 ; Christopher Prendergrast (éd.), *Debating World Literature*, London, Verso, 2004 ; Mads Rosenthal Thomsen, *Mapping World Literature. International Canonization and*

n'ont pas toujours été des concepts neutres, et ont par contre pu être utilisés de façon ethnocentrique<sup>1</sup>, la vérité est que sa traduction commune dans les langues romanes a surtout mis l'accent sur une *hypothèse* de littérature mondiale, d'ailleurs conçue par analogie avec les littératures nationales. Elle serait donc envisagée comme un référentiel et une somme des ouvrages les plus significatifs des différentes littératures nationales, en particulier européennes (car ceci a été le point de vue pressenti exclusif, jusqu'à récemment, dans la réflexion conceptuelle et théorique), tout spécialement des littératures de l'ouest et du centre d'Europe, auxquelles s'ajoutait, pour des raisons de politique et d'économie symbolique, le domaine anglo-saxon, en Europe et en Amérique.

Ceci revient à dire que c'est le centre lui-même qui produit ses périphéries internes spécifiques, comme d'ailleurs Roberto Dainotto l'a démontré dans sa brillante analyse de 2007, *Europe (in Theory)*<sup>2</sup>. Que le centre symbolique soit situé en français, comme le suggère l'ouvrage de Pascale Casanova *La République mondiale des lettres*, ou qu'il soit extérieur à l'axe français-anglais, comme le pense Franco Moretti, nous nous retrouvons encore sous une perspective qui semble ne pas avoir profité des changements réflexifs des théories post-coloniales. Ce n'est même pas le cas quand, comme chez Casanova, elle prend comme objet de réflexion par exemple *Maunama*, de Mário de Andrade.

Ainsi donc, et même si « la littérature mondiale [Weltliteratur] n'a jamais été entendue [par Goethe] comme une série idéal-typique de grands ouvrages plus ou moins représentative de la pluralité des langues, cultures et civilisations<sup>3</sup> », il est toutefois certain qu'elle a été généralement lue en tant que telle, surtout en contexte comparatiste, là où l'expression a survécu pendant deux cents ans<sup>4</sup>. Il suffit de penser

<sup>1</sup> *Transnational Literatures*, London-New York, Continuum International Publishing Group, 2008. L'œuvre considérée comme un classique dans ce contexte est celle du philologue et critique Franz Strich, *Goethe und die Weltliteratur*, Bern, Francke, 1946.

<sup>2</sup> Les échos de cette vision me paraissent évidents par exemple dans le concept de *distant reading*, de Franco Moretti (« Conjectures on World Literature » in Prendergast, *op. cit.*, p. 148-162 ; mais aussi dans des livres postérieurs), ou celui de « république des lettres », reproposé par Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres*, Seuil, Paris, 1999.

<sup>3</sup> Roberto Dainotto, *Europe (in Theory)*, Durham-London, Duke UP, 2007.

<sup>4</sup> Fernanda Gil Costa, « Goethe e a literatura mundial na época do multiculturalismo », *A palavra e o cano. Miscelânea de homenagem a Rita Irarraz*, org. do Departamento de Estudos Germanísticos da FIUL, Lisboa, Éd. Colibri, 2000, p. 362.

<sup>5</sup> Cf. Pierre Brunel et Yves Cheval, *Précis de littérature comparée*, Paris, PUF, 1989. Mais curieusement René Etiemble, l'éminent comparatiste français, avait aussi défendu, en

aux nombreux *syllabi* qui, tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, ont structuré les cours de l'ainisi nommée *World Literature* dans plusieurs universités et *colleges* américains ; ou bien aux nombreux livres et polémiques qui, tout autour des années 1950, ont pris comme objet la légitimité ou l'illegitimité du travail en traduction, et qui à ce moment éloignent la littérature comparée de la *World Literature* ; ou bien à des livres séminaux comme celui de Richard Moulton, de 1911, intitulé *World Literature and Its Place in General Culture* ; ou enfin à la tradition anthropologique qui, traversant le XX<sup>e</sup> siècle, ne s'est éloignée de la notion stricte des *Great Books* euro-américains et surtout anglo-saxons que récemment. C'est dans ce contexte qu'il faudra par exemple comprendre le livre de Harold Bloom sur *The Western Canon*.

La réactivation du débat autour de la notion a eu lieu spécialement dans les dix à quinze dernières années, à propos (mais non exclusivement) de la conception anglaise de *World Literature*, réfléchissant aussi l'anglicisation et surtout l'américanisation des études littéraires en général. Dans cette réactivation l'accent a progressivement été placé sur les conséquences des débats sur le cosmopolitisme, que Goethe avait associé au concept dès le début, un nouveau cosmopolitisme qui, s'il ne nie pas sa matrice illuministe, en même temps y intègre les contributions décisives et les changements de perspective que les théories post-coloniales ont intégrés dans le comparatisme *stricto et lato sensu*, ainsi que l'explique Ulrich Beck dans *The Cosmopolitan Vision*<sup>1</sup>.

Je retiens de toute cette discussion deux observations principales : d'un côté, le rôle que jouent les transbordements constitutifs relativisant les coupures politiques des états-nations et des littératures que, hypothétiquement, ils « contiendraient ». De l'autre côté, la valorisation de la pluralité de littératures et de langues, nationales et/ou régionales, où elles s'expriment, comme un gain et non pas une perte ou comme un déclin. Il est important de nous entendre quelque peu sur les conséquences de nos deux observations. En effet, la prise en compte de certains problèmes posés par la traduction du terme (agglutinant) de *Weltliteratur*, ou de son contrepoint anglais *World Literature*, en les langues romanes, en ce

<sup>1</sup> 1975, une optique explicitement cosmopolite pour ce concept, dans « Faut-il reviser la notion de *Weltliteratur* ? », *Essais de littérature (souvent) générale*, Gallimard, Paris, 1975, p. 15-36.

<sup>2</sup> Ulrich Beck, *The Cosmopolitan Vision*, Cambridge, Polity press, 2006.

moment en portugais, peut nous offrir des données intéressantes. Cette traduction a suivi les lignes d'un débat qui, surtout dans la tradition française du comparatisme, et jusqu'aux années 1960-1970, reposait sur la possibilité de distinguer entre littérature comparée, d'un côté et, de l'autre, littérature générale, à laquelle on associait la littérature mondiale ou universelle. Ces derniers concepts étaient pourtant entachés d'une optique nationalisante : par son articulation avec le canon et le tournant concept d'influence, ce qui en réalité se passait était surtout la lutte symbolique en vue de la question de savoir quelles étaient les littératures nationales les plus « influentes » au niveau mondial – et à ce niveau la lecture de Casanova est certainement productive. Il y a toutefois eu des voix dissonantes (et prescrites) dans un contexte autrement quasi-unanime, parmi lesquelles celle de René Etiemble, que je voudrais ici saluer (j'y reviendrai brièvement plus tard). En tout cas, l'utilisation de formules où le substantif « littérature » est adjectivé par un qualificatif y ajoutant les attributs de générale, mondiale ou universelle naturellement fait appartenir ces dernières caractéristiques à la substance d'un littéraire qui peut être défini en tant que tel. Il ne s'agirait pas donc d'un « mode de lire », comme l'a récemment soutenu Damosch, mais d'une substance qu'il importerait seulement de reconnaître.

Or, si nous voulons changer notre perspective, nous devons aussi comprendre que cette vision est aujourd'hui intenable du point de vue conceptuel, et que nous avons donc besoin d'autres propositions.

Celle qui à ma vue est globalement la plus intéressante (mais non pas fermée à des polémiques) coïncide avec la publication, le 15 mars 2007, d'un manifeste paru dans *Le Monde des livres*, signé par cinquante écrivains, entre lesquels Le Clézio, Tahar Ben Jelloun, Maryse Condé, Edouard Glissant, Gilles Lapouge, Michel le Bris, Amin Maalouf, Erik Orsenna ou Jean Rouaud. Le manifeste, intitulé « Pour une littérature-monde en français<sup>1</sup> », a dès lors donné lieu à plusieurs discussions et polémiques autour des trois idées que *Le Monde* lui-même énonçait comme titres : « engagement, démocratie, écriture » – trois termes dont le poids symbolique et même politique est spécialement lourd dans le contexte français. Je relève ici certaines idées de ce manifeste qui me semblent

les plus significatives : la critique directe d'une certaine notion de la francophonie, entendue comme « variante exotique tout juste tolérée », et la conséquente défense du fait que « l'émergence d'une littérature-monde en langue française consciemment affirmée, ouverte sur le monde, transnationale, signe l'acte de décès de la francophonie. Personne ne parle le francophone, ni n'écrit en francophone » ; souscription du concept de créolisation ; retus d'un paradigme formaliste, inscrit à travers l'allusion à Sarraute et le concept de « l'ère du soupçon », auquel on substitue, de façon peut-être trop immédiate, « un vaste ensemble polyphonique [...], une constellation » ; l'assomption explicite d'un modèle anglo-saxon conçu autour de la formule de *World Literature*, capable d'éliminer l'exclusivité du paradigme nationaliste des littératures.

Plusieurs réactions et polémiques ont eu lieu après la publication de ce manifeste ; il y eut aussi des colloques sur le sujet, en plusieurs Universités (par exemple Aarhus 2008, Florida 2009, Alger 2009) ; je signale en outre un numéro récent, publié en 2010, de la revue *Contemporary French and Francophone Studies*, intitulé *Littérature-Monde : New Wave or New Hype ?* Certains auteurs proposent des positions alternatives afin de redéfinir la conception de la « francophonie », élargissant le concept à des écrivains français tels que Proust, par exemple.

Naturellement, ce n'est pas mon propos ici de prendre une position à l'intérieur de ce débat, même si je crois qu'il y a des avantages à intégrer une certaine distance critique relativement à des notions enracinées telles que francophonie, lusophonie ou anglophonie, vu le danger de leur naturalisation et par conséquent de la perte de leur densité conceptuelle. En tout cas, en préférant une expression comme « littérature mondiale » au concept de « literatura-mundo/littérature-monde », on reflète la relativisation des problèmes auxquels j'ai fait référence, en particulier d'une version qui repose presque exclusivement sur un modèle national, plus ou moins récent, pour la description des phénomènes littéraires. Les débats actuels autour de la littérature-monde nous permettent au moins d'approfondir la conscience du caractère transversal des phénomènes littéraires.

Ainsi donc, de mon point de vue, la relation entre littérature-monde et littératures en portugais se précise quand on la considère sous l'angle de la complémentarité, non de l'opposition ou de la substitution. Il y a des avantages très clairs à prendre en compte les deux ensembles conceptuels, commençant par la relativisation de l'usage de la langue

1 Le manifeste a été intégré dans plusieurs publications, et il est disponible électronique-ment dans : « Pour une littérature-monde en français », *Le Monde des livres*, 15 mars 2007, accédé à travers [www.fabula.org/article17941.php](http://www.fabula.org/article17941.php).

comme la seule question qui épuiserait la complexité conceptuelle, culturelle et historique existante entre différentes littératures. Je voudrais aussi souligner un autre danger, qui me semble d'ailleurs décrite en grande partie la situation actuelle : la possible « ghetto-isation » des différentes « linguistico-phonies » dans des blocs séparés, rendant ainsi apparemment moins légitime une dimension comparatiste qui pourrait dépasser le territoire défini par l'usage d'une seule langue. Au contraire, la considération de la littérature-monde comme ce qui viendrait compléter la vision traditionnelle présente de nets avantages : l'articulation de la lusophonie (et des autres concepts analogues) avec une perspective supranationale où la dimension historique, translinguistique et transculturelle cesse d'être supplétive ; la reconnaissance de l'expression rendanciellement planétaire de la lusophonie, et donc l'insistance sur les parallélismes et les différences qu'elle manifeste relativement à d'autres dimensions elles aussi de dimension planétaire, ou du moins supranationale, des cultures littéraires ; la distance critique face à un paradigme où l'utilisation d'une langue commune définit, caractérise et épuise, exclusivement et *par défaut*, l'expression littéraire et culturelle. La littérature-monde reconnaît et met de côté ce qui serait autrement, pour la lusophonie, un appauvrissement fonctionnaliste.

Il y a des cas concrets qui, sans aucune préention à l'exhaustivité (d'ailleurs aussi impossible qu'indésirable), peuvent refléter ces orientations. Je me limite à énoncer certaines d'entre elles, signalant aussi les conséquences : le geste anthologique, c'est-à-dire l'élaboration d'anthologies dont la visée se situe en aval du profil d'une nationalité littéraire, ou de ce qui est perçu comme tel ; la redécouverte (comme du geste anthologique, même si non limitée à lui) de la dimension thématique et de ses conséquences enrichissantes dans ce domaine ; l'enracinement courageusement comparatiste des littératures de la lusophonie dans le cadre de la littérature-monde ; l'échange littéraire et la constitution de communautés dont le fondement interlittéraire éloigne toute préention d'exclusivité nationaliste. Ceci signifie aussi que les problèmes de n'importe quelle identité littéraire sont plus complexes que ce que leur naturalisation (et neutralisation) historiques nous laissent parfois voir, et qu'ils doivent donc être définis sans mettre de côté le dialogue comparatiste qui n'est, en fait, qu'une des formes que ce dialogue peut prendre. Silvano Santiago, fameux écrivain et critique brésilien, peut

ici être retenu à propos de ce qu'il désigne comme « cité ethnocentrique<sup>1</sup> », qu'il reconnaît comme empêchant des formes plus épurées de dialogue, à la fois chez les « esprits métropolitains » et chez « beaucoup d'intellectuels et de professeurs des marges<sup>2</sup> ». Dans les réflexions de Santiago, les premiers n'ont pas le « privilège » de cette cécité. Et si dans le contexte donné on peut comprendre que les destinataires immédiats de ses mots se situent dans l'espace géo-politique, culturel et symbolique du continent américain, il me semble possible d'extrapoler de ses réflexions des analogies qui peuvent nous aider à repenser l'observation des phénomènes portugais, dans le contexte de la littérature-monde.

C'est dans ce cadre que je voudrais donner un peu plus d'attention à deux cas concrets, à partir des orientations que j'ai pu ébaucher dans un premier temps. D'abord, le cas qui explore certaines conséquences intéressantes que le geste anthologique peut offrir ; ensuite, celui qui, à partir d'une catégorie thématique, celle des migrations, peut offrir un regard « en portugais », différencié commun et différent.

David Damrosch, dans *What is World Literature?*, dévoue un chapitre à une analyse de la question anthologique, intitulé « World Literature Today : From the Old World to the Whole World ». Dans cette analyse, et bien que son point d'observation soit préférentiellement le nord-américain, Damrosch s'occupe du mouvement progressif qui à ses yeux a conduit, et est en train de conduire, d'une prédominance strictement occidentale dans les choix anthologiques dévoués à la littérature-monde à une vision graduellement plus ouverte à des sources, textes et genres non-occidentaux. Cette perspective, qui caractérise le resurgissement actuel de la littérature-monde, réapparaît dans d'autres réflexions tout aussi décisives, de Caroline D. Eckhardt<sup>3</sup>, qui peut être liée, dans le panorama portugais, à l'exemple significatif de Jorge de Sena et à *Poesia de 26 Séculos* publié en deux volumes en 1971 et 1972, et qui réunissait plus de cent poètes d'environ une quinzaine de traditions littéraires différentes (j'évite l'expression « littératures nationales » parce qu'il est

1 Silvano Santiago, « Entre miradas », in *América Latina. Uma Arquitetura Barrica*, Florianópolis, Centro de Comunicação e Expressão, Univ. Federal de Santa Catarina, 2<sup>e</sup> semestre de 2004, p. 11-14.

2 Silvano Santiago, « Entre miradas », art. cit., p. 11-12.

3 Caroline D. Eckhardt, « Old fields, new corn, and present ways of writing about the past », in Haun Saussy, *Comparative Literature in an Age of Globalization*, Baltimore, The John Hopkins UP, 2006, p. 141-154.

difficile, voire impossible, de soutenir l'idée même de littérature nationale relativement à plusieurs entités). Naturellement, la provenance occidentale des textes érait ici majoritaire, et l'entrepris de traduction sur laquelle l'anthologie reposait manifestait l'effort d'un seul traducteur et faiseur d'anthologie, avec ses limites naturelles (dans ceci, il vaudrait aussi la peine de souligner combien les entreprises actuelles, qui impliquent surtout des équipes hétérogènes, supposent une conception différente des objectifs et du *modus operandi*). Et pourtant Sena, qui affirmait dans sa préface que « Tout dans la vie est traduction » (*Tudo na vida é tradução*), ouvrirait chez nous précisément les portes à la perspective dont Damrosch sera plus tard un des hérauts<sup>1</sup>, lorsqu'il parlera de la contribution décisive des anthologies, des traductions et des formes de lire en rapport avec le concept de littérature-monde. Le titre choisi par Sena lui-même, *Poesia de 26 Séculos*, impliquait un choix significatif pour la désignation modale de « poésie », associée à un seul descripteur historico-temporel, sans y ajouter aucune notion d'appartenance ou de ségrégation géopolitique comme critère pertinent ou valable.

Il s'agissait donc d'établir une communauté de lecture redevable de la notion de collection (voire de collectionnisme), capable de s'auto-légitimer à travers son hétérogénéité même et la manifestation de liens et de réseaux inattendus. Sarah Lawall, responsable depuis assez de temps d'une des anthologies les plus utilisées de *World Literature* aux États-Unis, souligne elle aussi la même richesse :

*An anthology's various constituent parts – its visibly constructed table of contents, preface, and editorial apparatus (footnotes, headnotes, extended essays, ancillary materials) : its self-reflective identity (always aware of its situation vis-à-vis the audience) ; and finally its virtual reality as a paradigm enacted differently in each classroom – bring to the surface a web of communicative relationships that might otherwise remain obscure.<sup>2</sup>*

1 En ce qui concerne la traduction et sa contribution au concept de littérature-monde,

of Emily Apter, *The Translation Zone. A New Comparative Literature*, Princeton, University Press, 2006, où l'auteur défend des perspectives concordantes avec certaines thèses de Susan Bassnett, *Comparative Literature. A Critical Introduction*, Oxford, Blackwell, 1993. Il est aussi très utile de consulter, de cette dernière auteur, l'excellent point de situation réalisé dans « Reflections on Comparative Literature in the Twenty-First Century », *Comparative Critical Studies* 3.1-2, 2006, p. 3-11.

2 Sarah Lawall et alii (éd.), *The Norton Anthology of World Literature*, New York, W. W. Norton & Company, 2005, p. 48.

L'idée du geste anthologique, par nature comparatiste, et soulignant sa compatibilité avec le concept de littérature-monde, peut d'ailleurs être entendue comme répétant le geste du collectionneur sur lequel Walter Benjamin a réfléchi. Une idée particulièrement intéressante à cet égard est exposée par Susan Stewart<sup>1</sup>, quand elle affirme que la notion de collection peut être rapprochée de celle d'un monde-miniature, où la combinaison entre public et privé et entre manifestation et occultation<sup>2</sup> repose sur le manque de « connexion intrinsèque<sup>3</sup> » entre le principe organisationnel de l'anthologie/collection et les éléments qui la constituent. Selon Stewart, *one cannot know everything about the world, but one can at least approach closed knowledge through the collection*<sup>4</sup>. Une collection est donc surtout pour Stewart une « forme de connaissance » ; l'idée d'anthologie est en rapport avec l'idée des collections de littérature-monde.

Le deuxième exemple que je voudrais aborder ici est, je l'ai dit, de nature thématique : c'est le cas des récits de migration ou, dans des versions un peu différentes, le cas des écrivains migrants<sup>5</sup>. Les deux versions ne coïncident pas. De mon point de vue, le premier me semble pouvoir répondre, de façon plus adéquate, à un ensemble varié de possibilités qui, tout en incluant le déplacement effectif d'un écrivain entre différents espaces géographiques, ne s'y limitent pas. De plus, le concept de migration est suffisamment ample pour, comme on le verra, pouvoir accueillir cette diversité réelle, qui comprend des formes de déplacement de ou vers l'extérieur, des formes temporaires ou plus permanentes de mouvement, des cas intéressants et complexes de connexion avec la littérature de voyages, des relations avec les récits d'exil, la figuration de formes de micropouvoir, et ainsi de suite. Les co-implications entre littérature de migration et cosmopolitisme et, par ce biais, littérature-monde constituent le centre des réflexions que développe à ce propos Mads Thomsen, tandis qu'une autre perspective complémentaire, mais non moins pertinente, dérive du croisement entre les notions d'hybridité et de littérature de migration, croisement que propose par exemple Sten

1 Susan Stewart, *On Longing : Narratives of the Miniature, the Gigantic, the Souvenir, the Collection*, 1984, Durham, Duke UP, 1993.

2 *Ibid.*, p. 155.

3 *Ibid.*, p. 156.

4 *Ibid.*, p. 160.

5 C'est celle-ci la perspective qui est défendue par Mads Rosenthal Thomsen, dans le chapitre « Migrant writers and cosmopolitan literature », *op. cit.*, p. 61-102.

Pultz Moslund<sup>1</sup>. La réflexion de Moslund sur les différentes vitesses de changement culturel et la possibilité de, par conséquent, éviter une théorisation de l'hybridité qui l'oppose monolithiquement à une idée de pureté intrinsèque me semblent importantes dans le contexte, dans la mesure où elles signifient la reconnaissance d'un territoire où justement les descriptions binaires (et contraignantes) deviennent peu intéressantes.

Un cas tout à fait paradigmatique à ce propos est celui du volume publié en 1999 par l'écrivain Ruy Duarte de Carvalho, intitulé *Vou Lá visitar pastores. Exploração epistolar de um percurso angolano em território kuwale*. Dans ce volume, la question de la migration trans-frontière et transnationale soutient l'idée d'une tradition alternative à celle qui est assumée par une histoire linéaire de matrice exclusivement nationaliste ou nationalisante. Si l'on tient compte du fait que l'idée de migration est elle aussi présente chez les grands noms et dans les grands textes de plusieurs littératures en portugais, dans différents pays, on voit à quel point la description de n'importe laquelle réalité littéraire peut devenir plus complexe et donc plus riche. Les migrations de la campagne à la ville, qui sont aussi des migrations d'une forme culturelle, politique et symbolique à une autre, caractérisent le mouvement intense de la modernité en tant que « projet inachevé » (dans le sens heureux de Habermas). Or celles-ci reviennent sous la forme d'un *topos* aussi répété que diversifié, dans des ouvrages écrits en portugais dans des pays différents, tels que ceux de Lobo Antunes, Pedro Rosa Mendes, Raduan Nassar (*Lavoura Arcaica*) ou Milton Haloum (*Os Dois Irmãos*).

Dans un autre article<sup>2</sup>, j'ai eu l'occasion de montrer que les fictions autour de la question de la migration manifestent, de forme plus ou moins explicite, certaines occupations en rapport avec les figures de la saleté ou de l'impur, figurations durement implantées dans l'inconscient social ainsi que dans les discours normatifs. Martha Nussbaum<sup>3</sup> a écrit à cet égard un livre décisif, intitulé *Hiding from Humanity*, où elle analyse de telles figurations comme des modes de formalisation d'anxiétés sur le différent, l'étranger ou l'intrus. C'est dans ce sens que l'on peut

comprendre jusqu'à quel point les fictions de la migration s'occupent du caractère anticosmopolite que K. Anthony Appiah<sup>1</sup> considère comme un des dangers les plus sourds d'un certain type de pensée universaliste, et auxquels la littérature-monde peut aussi répondre, non pas avec la résolution des tensions, mais avec l'ouverture de la conscience épistémologique. La métaphore du « sertão », autour de laquelle l'écrivain brésilien Guimarães Rosa a configuré l'idée d'une migration toujours mutable et inachevée, et à laquelle des œuvres différemment modernes, comme *Mongolia*, de Bernardo Carvalho, doivent tant, peut dans ce cadre nous offrir une image productive. Cette métaphore se manifeste comme lieu d'une différenciation qui, dans l'espace de la langue portugaise et de ses littératures, est reconnaissable non seulement entre-nations, mais aussi de façon intra-nationale, à l'intérieur de chacune d'elles. Il s'agit donc de reconnaître un cosmopolitisme plus complexe, qui peut être relié à ce que le critique brésilien Silvano Santiago a nommé, en 2004, le « cosmopolitisme du pauvre » (*O Cosmopolitismo do Pobre*)<sup>2</sup> – le cosmopolitisme pour lequel Santiago choisit, emblématiquement, de juxtaposer les deux récits (et films) sur lesquels est construit le film de Manoel de Oliveira, *Viagem ao campo do mundo* (1997), et ses histoires de migration et de post-migration (un concept que j'utilise dans un sens parallèle, et également fort, concept en rapport avec celui de post-mémoire, proposé par Marianne Hirsch). La perte de la langue maternelle<sup>3</sup> et sa conséquence exotisante sont interprétables dans le cadre de ce cosmopolitisme du pauvre reconnaissable sous le nom d'émigration : une langue maternelle qui devient aussi exotique que « la matière autobiographique qu'elle véhicule<sup>4</sup> ».

Il n'est pas possible d'éluider routes les conséquences que les problèmes impliqués par la notion de cosmopolitisme entraînent quant à l'idée même de la littérature nationale, en particulier l'idée que celle-ci coïncide, de façon non-problématique, avec l'usage d'une langue nationale et/ou un seul agenda spécifique ou une seule tradition de valeurs. Chaque littérature nationale repose la question de la reconsidération

1 Sen Pultz Moslund, *Migration Literature and Hybridity*, London, Palgrave-Macmillan, 2010.  
 2 Helena Buescu, « Migração e Humanidade : W. G. Sebald, Os Emigrantes », in Helena Buescu, Cláudia Trabuco, Sónia Ribeiro (éd.), *Direito e Literatura – mundos em diálogo*, Coimbra, Alameda, 2010, p. 77-87.  
 3 Martha Nussbaum, *Hiding from Humanity. Disgust, Shame, and the Law*, Princeton UP, 2004.

1 K. Anthony Appiah, « Cosmopolitan Reading », in Vinay Dharwadkar (éd.), *Cosmopolitan Geographies. New Locations in Literature and Culture*, London, Routledge, 2001, p. 197-227.  
 2 Silvano Santiago, *O Cosmopolitismo do Pobre*, Belo Horizonte, UFMG, 2004.  
 3 Silvano Santiago, *op. cit.*, p. 19.  
 4 *Ibid.*

et de la réévaluation soit des relations postcoloniales (et dans ce sens avec les autres littératures en portugais), soit de la carte historique et contextuelle qui peut mettre ces littératures en rapport avec d'autres, écrites dans d'autres langues, de matrice coloniale ou pas. Chacune de ces littératures nationales est aussi une porte qui doit se maintenir ouverte aux relations littéraires, culturelles et symboliques avec d'autres, même quand ces relations sont naturalisées au point de devenir presque transparentes. Voici quelques questions dans ce contexte : quelle est la place de la littérature produite au Portugal par rapport au débat sur ce que peut signifier la formule une « littérature européenne » ? Quelle est la place de la littérature produite au Brésil en relation avec l'Amérique Latine ? Et celle des différentes littératures nationales en Afrique face aux cartographies géographiques, historiques et symboliques où elles s'intègrent de façon constellée ? À ce propos, et pour revenir au cas portugais, je voudrais convoquer de nouveau la réflexion de Roberto Dainotto, autour de la forme dont la coïncidence historique entre l'antichèse Nord/Sud et l'antichèse centre/périphérie est devenue prédominante et aussi résistante dans la cartographie de la scène littéraire européenne, surtout depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle.

La métaphore de la « pollinisation », qui peut redécrire de façon plus intéressante ce que le concept d'influence recouvrirait, nous permet de comprendre qu'il s'agit plus, dans la littérature-monde, d'une réalité en réseau ou rhizomatique, que de relations unilinéaires et unilatérales. La notion d'influence supposait une distinction claire entre centre et périphérie, ainsi que l'existence d'une relation hiérarchique et de subordination redevable d'un mouvement unidirectionnel. Le concept de littérature-monde, par contre, montre qu'il est possible d'imaginer des sortes de cartes de la production littéraire, relativisant l'existence d'une hiérarchie fixée d'avance et soulignant un mouvement de nature rhizomatique (en réseau, avec des changements de direction et de rythme, des avancements et des reculs). Ceci implique aussi le besoin de reconnaître la *densité historique* qui donne lieu à de *différentes nesses temporelles* spécifiques, comme Moslund l'avait rappelé et comme, dans un article brillant, Claudio Guillén<sup>1</sup> l'a proposé en 1978. Le caractère toujours potentiellement intempesitif et anachronique de la littérature,

tout comme d'autres formes artistiques, fait partie intégrante de sa nature et de sa forme historiques, et a des conséquences intéressantes en ce qui concerne la littérature-monde et l'idée connexe de cosmopolitisme. Pour le moment, je voudrais surtout souligner que ce caractère intempesitif implique bien la conception d'un *présent constellé*, correspondant dans son essence à ce que Walter Benjamin a nommé le « maintenant » (*Jetztzeit*). Il ne s'agit pas d'un présent ponctuel, reposant sur l'idée de suspension ou immobilisation du temps historique – mais, par contre, d'un présent auquel l'image de constellation, aussi avancée par Manuel Guimarães, offre une hypothèse descriptive plus complexe. Être intempesitif ou anachronique ne signifie pas être passéiste, parce que le regard porté vers l'avenir, comme le rappelait Guillén, est toujours en ouvert. La littérature-monde, du moment qu'elle présuppose une idée de présent qui accueille différents moments historiques, localisations géographiques et appartenances historico-symboliques, d'un côté renforce son caractère intempesitif et, de l'autre, l'investit d'un potentiel politique et symbolique que toute actualité doit prendre en charge.

Je finis avec un dernier ensemble de commentaires. Ma perspective et mon angle d'observation continuent d'être comparatistes, même s'ils ne sont pas *stricto sensu* lusophones. De mon point de vue, le qualificatif « en portugais » doit toujours impliquer une perspective comparatiste multiple. Avec elle, la lusophonie gagne des points tout en misant non seulement sur les relations intérieures à un même système auto-caractérisé par l'usage d'une langue commune mais, et je crois surtout, sur son intégration dynamique dans un système de systèmes à l'intérieur duquel il acquiert un *autre* sens, clairement plus riche. Il n'y a que la perspective comparatiste qui puisse garantir que la dimension de la lusophonie, tout en reconnaissant ses implications politiques dans un cadre global (Étiemble dirait, avec un mot qui me paraît plus juste, « planétaire »), ne sera pas ici dans le rôle de l'otage. Il devient donc possible d'affirmer une plus grande centralité de l'observation « en portugais » à l'intérieur de la littérature-monde, à partir du moment où sont soulignées les relations temporelles et géographiques d'interdépendance et interconnexion avec d'autres systèmes. On est donc face à une situation qui est plus complexe et intéressante que dès lors qu'on accepte passivement les frontières d'une langue, quelle qu'elle soit, et peu importe ses dimensions et son échelle, ni même le statut symbolique et politique qu'elle puisse avoir.

1 Claudio Guillén, « Cambio literario y multiple duración », in Antonio Carreira et alii (éd.), *Homenaje a Julio Caro Baroja*, Madrid, CIS, 1978, p. 533-549.

Cet angle d'observation comparatiste doit aussi être mis en rapport avec des formes de légitimation du littéraire. Le phénomène littéraire, tout en s'exprimant nécessairement dans un contexte linguistique donné, ne s'y épuise pas, et seule une perspective comparatiste peut alors garantir que les procédés par lesquels se réalise sa légitimation ne s'épuisent pas à l'intérieur de l'usage de cette même langue. Ceci signifierait l'expérience d'un terrible appauvrissement, même si elle nie le fait qu'une langue ne peut se concevoir sans le regard sur d'autres langues, et qu'aucune littérature ou culture ne peut se concevoir en dehors de ses relations avec d'autres cultures. Le point d'observation comparatiste n'est donc pas ce qui s'ajoute au portugais, mais ce qui s'y intègre substantiellement.

Helena CARVALHÃO BUESCU  
Université de Lisbonne,  
centre d'études comparatistes